

SAINT NOËL 2012

Quelle force régénératrice de l'attente qui nous fait découvrir le divin dans l'homme

Lettre de **Julián Carrón**, Président de la Fraternité de Communion et Libération, publiée dans le *Corriere della Sera* le **23 décembre 2012**. Cette lettre sera également l'éditorial du numéro de janvier de la revue *Traces*.

Cher Directeur,

Les difficultés auxquelles nous devons faire face, qu'elles soient personnelles (précarité, perte d'emploi, maladie, fragilité humaine, désarroi existentiel, mal subit ou provoqué) ou collectives (crise économique, malaise social, confusion politique, incertitude internationale) sont si imposantes que nous pourrions finir par considérer la disparition de toute attente comme étant inévitable. Pourtant, jamais comme en ces circonstances, les mots de Dante – que nous connaissons bien – ne se sont révélés aussi évidents : « chacun confusément conçoit un bien où l'âme se repose et le désire ; et chacun s'efforce de l'atteindre. »

Mais quelle loyauté chacun de nous doit avoir pour reconnaître cette attente et ce désir de bien ! Et ce qui rend cette reconnaissance plus difficile, c'est cette clameur sociale que nous concourons tous à générer par notre complicité. En fait, « tout est unanime à nous passer sous silence, moitié comme une honte peut-être, moitié comme une indicible espérance » (Rilke). Chacun de nous sait très bien dans quelle mesure il contribue à cette conspiration.

Qui l'emporte ? Notre côté qui attend ou celui qui conspire ?

Pavese nous donne un début de réponse, en saisissant en nous, comme personne d'autre, la persistance de cette attente : « comme est grande la pensée que vraiment rien ne nous est dû. Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors pourquoi attendons-nous ? ». En effet, pourquoi continuons-nous à attendre même dans les situations les plus désespérées ? Pourquoi aucun échec personnel ou aucune crise historique n'ont-ils réussi à supprimer de chaque fibre de notre être cette lueur, même inconsciente, d'une attente ? Pourquoi cette attente nous constitue au plus profond de nous, à tel point qu'elle « se représente encore aujourd'hui, sous de nombreuses formes, au cœur de l'homme » (Benoît XVI). Même si le cœur est réduit, bouleversé et pris en otage, il ne cesse de désirer.

Il n'est pas rare que cette impossibilité à nous extirper de cette attente soit considérée comme une condamnation. Mais les esprits les plus aiguisés identifient ailleurs la vraie condamnation. Dans *Le métier de vivre*, Pavese – toujours lui – nous rappelle que « attendre est encore une occupation. C'est ne rien attendre qui est terrible ». Nous savons tous ce que devient la

vie lorsque nous n'attendons plus rien : un ennui qui finit dans le désespoir et le cynisme. Attendre est la structure de notre être. La substance même de notre moi est l'attente.

Cependant, malgré notre structure originelle, nous avons très souvent de la peine à espérer. Péguy a raison quand il nous rappelle que « pour espérer, il faut avoir reçu une grande grâce ». Mais quelle grâce peut être à la hauteur de ce défi et soutenir l'espérance face à toute éventualité ?

C'est précisément à ce niveau que l'évènement que nous célébrons à Noël vient à notre rencontre. L'annonce chrétienne s'adresse au moi de chacun de nous, mettant au défi chaque scepticisme et chaque défiance, en tant que réponse imprévisible à notre blessure. Pour être une réponse que l'homme puisse expérimenter, l'infini a pris une forme finie. À Noël, la distance entre le fini et l'infini, qu'il ne serait autrement pas possible de combler, est abolie.

Dans cette perspective, avoir la foi ne signifie pas se plier à toute une série de préceptes, étudier une doctrine ou participer à une organisation : la foi chrétienne, c'est reconnaître le divin présent dans l'homme, comme ce fut le cas pour Simon, Marie-Madeleine ou Zachée, touchés par une présence qui réveillait en eux l'imprévisible pressentiment d'une vie différente. Ce n'était pas la guérison du paralytique, la purification du lépreux, ni le recouvrement de la vue de l'aveugle-né qui les touchait. « Le miracle le plus grand était un regard révélateur de l'homme auquel on ne pouvait se soustraire » (don Giussani).

L'Église célèbre Noël de manière à ce que nous puissions nous aussi faire l'expérience de cette étreinte qui saisit notre humanité, la mienne comme la tienne, pour accomplir cette attente qui vibre dans chaque battement de notre cœur inquiet. Comme il y a deux mille ans, le sens de l'existence se rend aujourd'hui encore présent à travers une réalité humaine qui peut se voir et être touchée, dans le temps et dans l'espace, qui nous rejoint dans la vie de l'Église avec un accent incomparable de promesse et d'espérance auquel nous pouvons nous lier.

Telle est la grâce, le nouveau commencement dans le monde dont le premier témoin est Benoît XVI : « en effet, personne ne peut détenir la vérité. C'est la vérité qui nous possède, elle est quelque chose de vivant ! Elle ne nous appartient pas, mais nous sommes saisis par elle. Dieu est devenu si proche de nous qu'Il est lui-même un homme : cela doit nous déconcerter et nous surprendre toujours à nouveau ! ».

Joyeux Noël à tous !

Julián Carrón

Président de la Fraternité de CL